L'AUTOBIOGRAPHIE ALLEMANDE DU XVIII^e SIÈCLE, INTERPRÉTÉE À LA LUMIÈRE DE LA SOCIOLOGIE DE NIKLAS LUHMANN

Hans ESSELBORN

RÉSUMÉ : Cet article se propose de préciser la relation entre l'épanouissement de l'autobiographie allemande de la fin du XVIII^e siècle et l'essor de la bourgeoisie en s'appuyant sur la notion de carrière de Luhmann. Cette notion rend compte de la nécessité pour l'individu, dans la société fonctionnelle bourgeoise, de trouver une identité personnelle et sociale grâce à la description de sa vie sous forme orale ou écrite. L'autobiographie de Jung-Stilling, publiée au fur et à mesure de son ascension sociale, montre bien le rôle extraordinaire de ce récit dans la constitution de l'identité et l'amélioration des chances pratiques de son auteur. Au contraire, le roman psychologique, *Anton Reiser*, de K. P. Moritz décrit l'impossibilité du héros à poursuivre une carrière et à construire son identité à cause de son imagination débordante. L'autobiographie du XVIII^e siècle s'avère ainsi être l'autopoïesis littéraire de l'individualité concrète de ses auteurs.

MOTS-CLÉS : autobiographie, carrière, individualité, autopoïesis, identité conquise par l'écriture, Luhmann, Moritz, Jung-Stilling.

ABSTRACT : *With the help of Luhmann's theory, this essay tries to define the connection between the boom of autobiographical writing in the late 18th century and the rise of the middle classes. Central to this, is his definition of "career", with which he describes the individuals' behaviour in the new functional bourgeois society. Strictly speaking, the individual gains personal and social identity, through his or her spoken or written autobiography as can be seen clearly in Jung-Stilling's autobiography, which was published bit by bit. The individual hereby improves its prospects of social advancement. On the other hand, K. P. Moritz in his Anton Reiser describes his hero's life as the "career" of a failure whose hyperactive imagination interferes with the formation of his identity. Thus autobiographical writing in the 18th century shows itself as the literary autopoiesis of the authors' concrete individuality.*

KEYWORDS : *autobiography, individuality, career, autopoiesis, identity through writing, Luhmann, Moritz, Jung-Stilling.*

Revue de synthèse : 4^e S. N^{os} 3-4, juil.-déc. 1996, p. 441-460.

ZUSAMMENFASSUNG : Der Aufsatz will den Zusammenhang zwischen der Blüte der deutschen Autobiographie im späten 18. Jahrhundert und dem Aufschwung des Bürgertums mit Hilfe Luhmanns zu präzisieren. Zentral ist dafür sein Begriff der Karriere, mit dem er das Verhalten des Individuums in der neuen funktionalen bürgerlichen Gesellschaft beschreibt. Seine persönliche wie soziale Identität erhält der einzelne letztlich durch den erzählten oder geschriebenen Lebenslauf, wie es Jung-Stillings nach und nach veröffentlichte Lebensgeschichte zeigt. Verbessert dadurch der Aufsteiger seine Chancen, so erscheint dagegen der von K. P. Moritz im Anton Reiser beschriebene Lebenslauf als « Karriere » eines Versagers, den die übermäßige Phantasie an der Identitätsfindung hindert. Die Autobiographie des 18. Jahrhunderts zeigt sich so als literarische Autopoiesis der konkreten Individualität der Autoren.

STICHWÖRTER : Autobiographie, Individualität, Karriere, Autopoiesis, erschriebene Identität, Luhmann, Moritz, Jung-Stilling.

Hans ESSELBORN, né en 1941, docteur ès lettres et professeur à l'université de Cologne, est spécialiste de la littérature et de la civilisation allemandes du Siècle des lumières au xx^e siècle.

Adresse : Universität zu Köln, Institut für deutsche Sprache und Literatur, Albertus-Magnus-Platz, D-50923 Köln.

A. — L' AUTOBIOGRAPHIE COMME PARTIE D'UNE « CARRIÈRE »

On invoque souvent l'essor économique et culturel de la bourgeoisie pour rendre compte de l'épanouissement du genre autobiographique au XVIII^e siècle. Werner Mahrholz avait déjà élaboré un modèle d'explication fécond en mettant l'histoire de l'autobiographie en relation avec l'émancipation de la classe bourgeoise, support de l'affirmation de la conscience de soi et de l'épanouissement de l'individualisme¹. Dans les années 1970, à l'époque où était en vogue l'interprétation sociohistorique, il est devenu banal d'établir une corrélation entre l'essor de la bourgeoisie, celui de l'individualisme et de l'autobiographie. Voici, par exemple, ce que l'on peut lire dans une histoire de la littérature de 1978 :

« L'autobiographie comme forme littéraire de la représentation de soi doit sa naissance à un processus sociohistorique : la dissolution des états qui structurent la société. Car l'idée d'une individualité autonome, se constituant dans l'affrontement avec la société, ne pouvait pas naître autrement »².

Ralph-Rainer Wuthenow aussi voit les présupposés intellectuels de l'autobiographie dans la percée de l'individualisme, à la suite de la société bourgeoise : « L'individu de l'ère bourgeoise en train de s'émanciper [...] développe dans la réflexion sur soi [...] quelque chose de nouveau, ce que l'on peut appeler sa subjectivité »³. De même, Bernd Neumann donne à l'autobiographie la valeur d'une description de la socialisation de l'individu bourgeois, en mettant les mémoires d'aristocrates en relation avec la société féodale :

1. Werner MAHRHOLZ, *Deutsche Selbstbekenntnisse. Ein Beitrag zur Geschichte der Selbstbiographie von der Mystik bis zum Pietismus*, Berlin, 1919, p. 9 sq. Cf. l'état des recherches in Michaela HOLDENRIED, *Im Spiegel ein Anderer. Erfahrungskrise und Subjektdiskurs im modernen autobiographischen Roman*, Heidelberg, Winter, 1991, p. 43-99, et de Sabine GROPPE, *Das Ich am Ende des Schreibens. Autobiographisches Erzählen im 18. und frühen 19. Jahrhundert*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1990, p. 1 sqq.

2. *Geschichte der deutschen Literatur vom 18. Jahrhundert bis zur Gegenwart*, éd. Viktor ZMEGAC, t. 1, Königstein/Ts, Athenäum, 1978, p. 376.

3. Ralph-Rainer WUTHENOW, *Das erinnerte Ich. Europäische Autobiographie und Selbstdarstellung im 18. Jahrhundert*, Munich, Beck, 1974, p. 41 ; cf. son article « Autobiographie und Memoiren, Tagebücher, Reiseberichte », in *Deutsche Literatur. Eine Sozialgeschichte*, éd. Horst Albert GLASER, t. IV, Reinbek, Rowohlt, 1980, p. 148-169.

« Ce type d'autobiographie "classique", celle du grand bourgeois retraçant l'histoire de son évolution, telle qu'on la trouve en Allemagne au XVIII^e et au XIX^e siècle, traite donc de la socialisation de l'individu, du temps dans lequel l'auteur a été éduqué, époque au terme de laquelle il est intégré dans la société, définitivement identique à lui-même et support d'un rôle social »⁴.

Cette interprétation de l'autobiographie, comme le terme de « grande bourgeoisie » pour la caractériser, ne sont que partiellement justes. Klaus-Detlef Müller rappelle à juste titre que la plupart des textes autobiographiques de la fin du XVIII^e siècle antérieurs au *Poésie et Vérité* de Goethe sont rédigés par des hommes de basse extraction, qui décrivent leur échec social plutôt que leur réussite⁵. Pourtant, Müller établit lui aussi un rapport entre société bourgeoise et autobiographie.

« Le changement de rôle qui fait passer du personnage du héros à celui d'auteur a été permis par la remise en cause de la hiérarchie des ordres. Celle-ci a permis aux personnes de basse condition d'accéder à la conscience d'une autonomie personnelle, affranchissant ainsi le principe de l'individualité comme base de la représentation de soi du statut social »⁶.

Les rapprochements opérés ici sont éclairants, mais ils n'en restent pas moins vagues. Une interprétation sociologique satisfaisante de l'éclosion de l'autobiographie à cette époque devrait expliciter le rôle joué par l'écriture autobiographique dans la situation sociale de l'individu concerné. On peut l'effectuer à l'aide des réflexions de Niklas Luhmann sur « Individuum, Individualität und Individualismus » (bien qu'il n'y parle pas de littérature)⁷.

4. Bernd NEUMANN, *Identität und Rollenzwang. Zur Theorie der Autobiographie*, Francfort-sur-le Main, Athenäum, 1970, p. 32. Cf., sur ce thème, Peter SLOTERDIJK, *Literatur und Organisation von Lebenserfahrung. Autobiographien der zwanziger Jahre*, Munich/Vienne, Hanser, 1978, p. 18 sq.

5. Klaus-Detlef MÜLLER, *Autobiographie und Roman. Studien zur literarischen Autobiographie der Goethezeit*, Tübingen, Niemeyer, 1976, p. 201 : « Les auteurs abordés jusqu'à présent, et quelques autres dont nous allons parler, auxquels revient le mérite d'avoir donné une forme littéraire à l'autobiographie en Allemagne, appartiennent tous sans exception aux couches inférieures. Cette classification sociologique générale désigne soit l'origine, soit les conditions d'existence, soit les deux. » Toutefois, les autobiographies d'en bas présupposent aussi l'affermissement de la bourgeoisie. Cf. R.-R. WUTHENOW, *op. cit. supra* n. 3, p. 206, cf. *Sturm und Drang. Erläuterungen zur deutschen Literatur*, éd. Kollektiv für Literaturgeschichte, Berlin (Est), Volk und Wissen, 1988.

6. K.-D. MÜLLER, *op. cit. supra* n. 5, p. 217, cf. aussi p. 30 : « Celui-ci [le public des lecteurs bourgeois] est la véritable prémisse de l'autobiographie, car elle n'a pu se développer véritablement que dans la bourgeoisie. » Suit la référence à Jürgen HABERMAS : *Strukturwandel der Öffentlichkeit. Untersuchungen zu einer Kategorie der bürgerlichen Gesellschaft*, Berlin/Neuwied⁵, Luchterhand, 1971.

7. Il s'agit du chap. 3 (cité par la suite comme « Individuum ») de Niklas LUHMANN, *Gesellschaftsstruktur und Semantik*, t. 3, Francfort-sur-le Main, Suhrkamp, 1989, p. 149-258. Malheureusement, Luhmann n'a pas envisagé jusqu'à présent le système de la littérature et de

Avant d'exposer comment une autobiographie peut être la codification et l'auxiliaire d'une carrière, il faut expliquer deux points fondamentaux de la théorie des systèmes (*Systemtheorie*) complexe de Luhmann.

1) Le concept d'autoréférence ou *Autopoiesis* est central pour comprendre sa définition d'un système :

« Nous appellerons autopoïétiques les systèmes qui produisent et reproduisent eux-mêmes les éléments dont ils sont constitués par les éléments dont ils sont constitués. Tout ce que ces systèmes utilisent comme unité, leurs éléments, leurs processus, leurs structures et eux-mêmes, n'est déterminé que par ces unités dans le système »⁸.

Par conséquent, il n'y a pas de relations directes entre un système et le monde extérieur⁹, car les impulsions étrangères indispensables à son fonctionnement doivent nécessairement être transformées en éléments propres pour pouvoir faire l'objet d'une réception¹⁰. Mais pourtant la nature, par exemple, ou les autres hommes sont l'environnement inévitable et indispensable d'une personne. Un système au sens décrit ci-dessus, ce sont, par exemple, l'ensemble de la société, mais aussi des secteurs partiels remplissant une fonction précise, tels que l'économie ou la littérature. Pour Luhmann, les systèmes psychiques des individus, qui produisent la conscience, et les systèmes sociaux des personnes, qui établissent des communications, jouent un rôle privilégié. À côté de la fermeture autoréférentielle d'un système et de son ouverture relative à son environnement, la complexité croissante de la société au cours de son histoire représente le facteur décisif.

2) C'est à partir du XVIII^e siècle que s'opère, selon Luhmann, le passage d'une société hiérarchisée en états et dominée par la noblesse à la société de performance, ouverte, de la bourgeoisie¹¹. L'ordre ancien, fondé sur une « stratification », assurait à l'individu l'intégration et la sécurité par l'appartenance à « l'état » dans lequel il naissait. La nouvelle société,

l'art pour lui-même. Cf. cependant Siegfried J. SCHMIDT, *Die Selbstorganisation des Sozialsystems Literatur im 18. Jahrhundert*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1989; et Gehrhard PLUMPE, « Diskursive Textstrukturierung », in *Literaturwissenschaft. Grundkurs I*, éd. Helmut BRACKERT & Jörn STÜCKRATH, Reinbek, Rowohlt, 1981, p. 353-379. Karin STÜSSEL propose une interprétation de l'écriture autobiographique à partir du concept luhmannien d'autopoïésis in *Poetische Ausbildung und dichterisches Handeln. Poetik und autobiographisches Schreiben im 18. und beginnenden 19. Jahrhundert*, Tübingen, Niemeyer, 1993. Il manque encore des interprétations concrètes d'autobiographies à l'aide de la théorie des systèmes.

8. N. LUHMANN, « Die Autopoiesis des Bewußtseins », *Soziale Welt*, 36, 1985, p. 402-446, en part. p. 403.

9. Georg KNEER, Armin NASSEHI, *Niklas Luhmanns Theorie sozialer Systeme*, Munich, Fink, 1993, p. 59 : « Des systèmes autopoïétiques sont des systèmes opérationnellement fermés, qui produisent leurs composants eux-mêmes dans un processus récursif. »

10. *Ibid.*, p. 51.

11. « Individuum », p. 155; cf. G. KNEER, A. NASSEHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 122 sqq.

« fonctionnelle », permet et exige que l'individu s'oriente lui-même et développe une activité autonome et dynamique. Celle-ci façonne le cours de sa vie pour en faire une « carrière », non pas au sens d'une ascension professionnelle et sociale réglée, mais au sens d'une utilisation rationnelle des chances données par le hasard, en évitant systématiquement les risques.

« En tant que contrainte sociale, les carrières naissent du fait que la naissance, la socialisation dans la famille et la situation dans l'échelle sociale ne suffisent plus pour rendre prévisible le cours normal de la vie. [...] Il faut repenser les choses dans le sens d'une succession d'événements sélectifs, combinant respectivement l'autosélection interne (*Selbstselektion*) et la sélection externe (*Fremdselektion*). Nous appelons carrière la structure temporelle correspondante »¹².

Par auto-sélection, il faut entendre les dispositions et les efforts personnels, par sélection externe, les influences de « l'environnement », tout comme les hasards heureux et malheureux, l'aide ou les obstacles apportés par d'autres personnes. Poursuivre une carrière consiste avant tout à reconnaître, en se reportant à des expériences antérieures, les conditions de départ et les événements qui surviennent comme autant de chances, et à les mettre en relation avec un objectif fondé sur des attentes.

« La carrière est faite [...] d'événements auxquels elle confère elle-même une valeur de carrière. Ceci n'est possible qu'en envisageant des événements en tant qu'ils permettent d'autres événements soumis au même processus — par exemple l'obtention de certains postes comme condition préalable à l'obtention d'autres postes professionnels »¹³.

Comprise en ce sens, la carrière devient dans la société bourgeoise « la forme de vie universelle »¹⁴. Elle offre à l'individu la forme de son propre accomplissement social. Mais d'autre part, elle exige, pour percevoir et utiliser les chances dans une continuité, « une individualité qui se forme elle-même [...], et qui, par une série d'événements vécus et de décisions, se donne elle-même un caractère unique, distinct des autres »¹⁵. L'individualité n'est plus donnée par l'état, la naissance et la tradition. Elle doit être acquise par la différenciation sociale¹⁶.

« Plus les points de départ à partir desquels s'élabore le comportement futur sont individualisés, plus il faut avoir en réserve l'individualité correspondante.

12. « Individuum », p. 232.

13. « Individuum », p. 233.

14. « Individuum », p. 235.

15. « Individuum », p. 175.

16. Cf. « Individuum », p. 158, sur « l'exclusion » au lieu de « inclusion », et p. 160, sur « l'unicité » (*Einzigartigkeit*). Cf. G. KNEER, A. NASSEHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 158, pour la définition ancienne de l'individu, et p. 160 et 162 pour la définition récente.

Être un individu devient une obligation. Seul l'individu lui-même peut, par son caractère unique, être un gage de consistance et d'assurance pour d'autres »¹⁷.

L'identité doit être produite par une biographie individuelle, qui relie l'expérience extérieure et les événements intérieurs correspondants dans le cadre d'une chronologie, en dégageant leur motivation, de manière à créer pour la personne concernée elle-même, comme pour ses semblables, une personne prévisible. L'individu « a besoin alors d'une biographie (inventée au besoin, ou complétée) pour pouvoir vivre dans la société »¹⁸. Le terme de biographie est ici à prendre dans un double sens : il signifie à la fois la continuité acquise de la personne, sociale et psychique et le récit oral ou écrit qu'elle donne de sa vie. Mais la forme littéraire idéale donnée à une carrière est l'autobiographie. Celle-ci établit, à l'aide du souvenir, une relation entre les événements personnels du point de vue du moi actuel : « Dans la rétrospective, l'individu se projette (*entwirft*) à l'aide des images qu'il crée de lui-même »¹⁹. Ainsi, l'autobiographie devient-elle un instrument de « l'autopoïésis » de l'individu, qui ne se constitue que par la conscience de soi et en se distinguant des autres.

Dans la société bourgeoise moderne, « l'individualité ne peut être rien d'autre que la clôture circulaire (*zirkuläre Geschlossenheit*) de cette reproduction autoréférentielle »²⁰. La personne se donne donc à elle-même une individualité et une identité par l'autoréférence (*Selbstreferenz*), c'est-à-dire par l'auto-observation et l'autodescription, par exemple à l'aide d'une autobiographie. « L'individu est l'idée de lui-même, qui acquiert une réalité en se représentant dans le monde, par le truchement du langage, de l'image et de l'art »²¹.

B.- JUNG-STILLING : INDIVIDUALITÉ ET CARRIÈRE CONQUISES PAR L'ÉCRITURE

L'exemple de J. Heinrich Jung-Stilling montre qu'une autobiographie peut avoir une tout autre signification que celle d'une analyse psychologique de soi ou d'une saisie philosophique du sujet par lui-même. Elle est ici la réflexion et l'instrument d'une ascension sociale. Jung-Stilling écrit ses premiers textes autobiographiques comparativement très tôt, à l'âge de

17. « Individuum », p. 251.

18. « Individuum », p. 252; cf., également, N. LUHMANN, *Soziale Systeme : Grundriß einer allgemeinen Theorie*, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1984, p. 365 : lorsque « un individu peut fonder ses prétentions non seulement sur ses mérites, mais aussi et surtout sur lui-même, il faut qu'il élabore des descriptions de lui-même ».

19. R.-R. WUTHENOW, *op. cit. supra* n. 3, p. 20; cf. K.-D. MÜLLER, *op. cit. supra* n. 5, p. 56 : « Il n'y a identité que dans la mesure où le narrateur s'identifie rétrospectivement à son moi pris à ses stades anciens. »

20. N. LUHMANN, *op. cit. supra* n. 18, p. 357; cf. « Individuum », p. 228 : « L'individualité n'est rien d'autre que l'autopoïésis elle-même. »

21. « Individuum », p. 214; cf. N. LUHMANN, *op. cit. supra* n. 18, p. 361 et G. KNEER, A. NASSEHI, *op. cit. supra* n. 9, p. 163.

trente ans. Dans ces textes, il retrace la biographie d'un enfant particulier, qui se croit promis à une destinée particulière. Au mépris de tous les obstacles, il est tendu vers son but, utilise les opportunités pour acquérir une formation extraordinaire et une position exceptionnelle. Il s'agit d'une carrière au sens de Luhmann, à l'époque confuse des bouleversements qui marquent le passage de la société traditionnelle, stratifiée, à la société moderne, fonctionnelle ; dans une région très tôt industrialisée, marquée par le piétisme, où la bourgeoisie occupe une position forte. Concrètement, un fils de paysans échange la vie protégée dans sa famille et son village contre le départ vers l'inconnu, pour se lancer dans la concurrence (à l'issue imprévisible) que représentent des métiers bourgeois types, tels que la profession de médecin ou celle de professeur.

Jung-Stilling décrit son parcours biographique en lui appliquant le critère d'une carrière sociale : réussite ou échec. Ce qui est étonnant, du fait de son éducation piétiste et de la tradition de l'autobiographie religieuse. On s'attendrait plutôt à ce que l'auteur mette l'accent sur l'expérience personnelle de l'éveil, et les alternances de plénitude et de vacuité spirituelles. Manifestement, on voit déjà ici la sécularisation de l'idée réformée de l'élection divine, dans laquelle Max Weber voit l'origine du capitalisme.

Mais Jung-Stilling éprouve des difficultés à classer les événements isolés en fonction de leur rôle positif ou négatif dans son ascension sociale, puisque le but final dépend à chaque fois de l'évaluation personnelle et des chances concrètes. Tour à tour, il croit avoir trouvé sa destination idéale dans le métier de précepteur, de médecin et de professeur, jusqu'à ce qu'il se retrouve, au terme de sa carrière, écrivain religieux protégé par un prince. De même, la valeur accordée à des épisodes particuliers est fluctuante, en fonction de la réputation, de la célébrité et de la richesse, critères habituels auxquels se mesure la réussite. C'est ainsi que le héros du texte, le jeune Heinrich Stilling, voit ses tentatives répétées de s'établir comme instituteur tout d'abord comme ascension sociale, jusqu'à ce qu'elles échouent, du fait de l'écart entre ses goûts personnels et les circonstances. De même, les études de médecine, qui sont une réussite²², débouchent sur la profession de médecin, dans laquelle il se ruine et s'endette²³.

22. Johann Heinrich JUNG-STILLING, *Henrich Stillings Jugend, Jünglingsjahre, Wanderschaft und häusliches Leben*, éd. par Dieter CUNZ, Stuttgart, Reclam, 1968 (cité par la suite comme *HSJ*), p. 299 : « À présent, Stilling soutenait une *disputatio* avec gloire et honneur. » L'édition de Gustav Adolf BENRATH, *Jung-Stillings Lebensgeschichte*, vollständige Ausgabe mit Anmerkungen, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 1976, également consultée, est citée par la suite comme BENRATH. Sur Jung-Stilling, en dehors des principales études consacrées à l'autobiographie, on se reportera à Reinhard ARHELGER, *Jung-Stilling. Genese seines Selbstbildes. Untersuchungen zur Interdependenz von Religiosität, Identität und Sozialstruktur zur Zeit der « Jugend »*, Francfort-sur-le-Main/New York, Lang, 1990 ; Otto W. HAHN, *Johann Heinrich Jung-Stilling*, Wiesbaden, Brockhaus, 1990.

23. *HSJ*, p. 324.

Heinrich Stilling réussit, incontestablement, lorsqu'il apprend, raconte, écrit ; il échoue constamment en matière financière. Quant à son bonheur individuel et à sa réputation, on voit alterner les hauts et les bas. C'est ainsi que pendant un épisode heureux, il dit²⁴ : « Tous les gens, les gens de condition et les humbles, l'aimaient et Stilling se trouvait là dans son élément. » Mais si l'on en juge d'après les critères sociaux habituels, ses premières années, qui fournissent la trame du récit des quatre premiers livres, apparaissent comme autant d'échecs. Voici le bilan tiré de la période d'Elberfeld : « Il était constamment tourmenté par le souci de la nourriture, il n'avait que peu de chance dans son métier, et il était peu aimé du public »²⁵. Seule, la foi en la Providence divine permet à Stilling de négliger ces aspects.

Cette foi joue un rôle essentiel lorsque l'on aborde le deuxième point qui distingue les carrières les unes des autres : celles-ci, de fait, sont « renvoyées à une combinaison de facteurs externes et internes, la chance et les efforts, la sélection opérée par l'individu ou par les autres »²⁶. L'individu y contribue pour sa part en se formant par la lecture d'ouvrages littéraires ou scientifiques, en se décidant à quitter sa famille, à se frayer la voie d'une profession nouvelle, et à accepter des solutions non conventionnelles. Ces efforts individuels pour s'arracher aux déterminismes de la société hiérarchisée ont partie liée avec les particularités du personnage principal dont nous reparlerons²⁷. Mais de façon paradoxale, Jung-Stilling présente la volonté individuelle et l'activité comme condamnables, et les interprète comme la cause de ses échecs²⁸. Jung-Stilling cache son ambition derrière la Providence divine à laquelle les facteurs externes sont subordonnés aussi. Des hasards heureux — essentiellement les aides financières — apparaissent comme envoyés directement par Dieu. Les événements malheureux sont interprétés dans cette perspective comme épreuve et châtiement, puisque la Providence n'apparaît jamais sous une forme négative²⁹.

24. *HSJ*, p. 208.

25. *HSJ*, p. 320.

26. « Individuum », p. 234.

27. La confiance en soi et l'assurance sont importantes pour reconnaître et saisir les occasions qui s'offrent (c'est-à-dire pour la sélection des chances). Elles permettent à l'individu de surmonter les échecs initiaux et de ne pas se contenter des positions acquises. C'est ainsi que Stilling abandonne sa place avantageuse de précepteur et d'employé chez l'industriel Spanier pour se lancer dans la carrière plus prestigieuse, mais plus incertaine, de la médecine. Pourtant, il ne peut atteindre le but de ses vœux que par sa foi en la volonté divine dont les autres doivent encore lui apporter confirmation. Cf. *HSJ*, p. 249-251.

28. Cf. *HSJ*, p. 344 : « Le mouvement ancien qui poussait Stilling à anticiper sur la Providence l'emporta aussi à présent » et conduit à l'échec catastrophique d'une opération de la cataracte.

29. C'est ainsi que d'après Luhmann, il est également impossible que le système social produise du non-sens. Cf. N. LUHMANN, *op. cit. supra* n. 18, chap. 2, « Le sens ».

L'interprétation en termes de Providence est le fil conducteur de l'auto-biographie, alors que l'expérience était déjà auparavant, semble-t-il, définie par la confiance en Dieu.

Le plan divin, qui garantit la vocation personnelle de Stilling comme sa réalisation finale, englobe dans une synthèse harmonieuse l'agir personnel, les circonstances extérieures et l'aide venue des amis et des étrangers, qui n'est pas valorisée en tant que telle. Agent caché de tous les événements, la Providence figure une nécessité de la carrière qui renvoie au déterminisme de la société organisée en ordres. Jung-Stilling nie donc dans son auto-biographie la contribution de l'individualité à la carrière, alors que c'est à elle, pourtant, qu'il doit son ascension³⁰.

Cette ascension ne repose plus sur des signes d'appartenance à un état (*Inklusion*) mais sur des signes distinctifs (*Exklusion*). L'éducation piétiste rigoureuse, qui isole l'enfant, amène à insister sur la formation et l'intériorité, au détriment des contacts sociaux³¹. Ce qui conduit à des singularités, parfois des bizarreries de comportement : « ses discours étaient toujours inhabituels, et peu de gens comprenaient ce qu'il voulait »³². D'un côté, Heinrich est intelligent et sûr de soi³³, de l'autre, il n'a aucun usage du monde³⁴. Heinrich, qui a consolidé son éducation par d'innombrables lectures, finit par adopter un comportement qui s'écarte de la norme³⁵, et dont les conséquences sont tantôt négatives, tantôt positives. D'une part, ses méthodes d'enseignement non conventionnelles lui coûtent plusieurs postes³⁶, d'autre part, sa culture, inhabituelle chez un apprenti tailleur, lui attire la sympathie³⁷.

L'autobiographie de Jung-Stilling permet également d'observer comment l'individualité moderne se produit de manière « autopoïétique » par la carrière et l'observation de soi. Il s'agit d'abord des faits décrits dans

30. Les efforts personnels comme l'aide que lui apportent volontairement les autres ne sont que « des instruments » de la Providence — cf., par ex., BENRATH, p. 462 — à laquelle il s'abandonne sans vouloir propre ; cf., par ex., *HSJ*, p. 268 : « il attendait un signe du Père céleste ; en effet, comme il voulait étudier par un pur acte de foi, il ne devait suivre en rien sa volonté propre. »

31. *HSJ*, p. 52 : « arrivé à l'âge de sept ans, il ne connaissait encore aucun des enfants du voisinage, mais en revanche, il avait lu tout une série de beaux livres. »

32. *HSJ*, p. 70.

33. Cf. la discussion avec le pasteur Stollbein, in *HSJ*, p. 55 *sqq.*

34. Cf. ses deux expériences désastreuses de précepteur, par ex., in *HSJ*, p. 116 *sqq.*

35. « Individuum », p. 233 : « Ainsi fait-on l'expérience de la carrière comme d'un parcours qui commence pratiquement sans présupposés, qui se rend lui-même possible. C'est précisément la raison pour laquelle elle sert à articuler l'individualité dans le temps. »

36. *HSJ*, p. 106, 129.

37. *HSJ*, p. 208.

l'autobiographie, et ensuite de l'acte de les écrire ou de les transmettre. Ce sont précisément les échecs de sa jeunesse qui sont pour le héros une incitation permanente non seulement à choisir des voies non conventionnelles pour réaliser son ascension, mais aussi à réfléchir sur ses capacités, ses goûts et sa vocation. Ce sont les circonstances qui la déterminent, de sorte qu'elle est au centre des projets et des descriptions. Un trait caractéristique de la tendance déjà évoquée de Jung-Stilling à masquer sa contribution propre consiste à projeter ses espérances individuelles sur les autres³⁸. Les prédictions du grand-père, figure dominante de l'enfance de Heinrich Stilling, sont les plus importantes : « Ce garçon nous échappera, il lui pousse des ailes plus grandes qu'à aucun de ceux de notre connaissance »³⁹.

Dans le *Rückblick* de 1804, texte dans lequel il avoue pour la première fois qu'il s'agit de son histoire, Jung-Stilling dit nettement qu'il n'a pas simplement l'ambition de décrire les événements, mais de donner une version pour ainsi dire canonique de sa biographie. Il montre dans ce texte « le vrai point de vue à partir duquel il faut envisager et juger la vie entière de Stilling, dans l'ensemble de ces cinq livres »⁴⁰. La codification rétrospective de la carrière comme résultat d'un plan divin sert tout autant à justifier son comportement qu'à légitimer ses idées : « Sur l'essentiel du christianisme, j'ai la certitude de ne pas me tromper, tout comme j'ai la certitude que c'est Dieu qui m'a conduit toute ma vie »⁴¹. Ce qui codifie aussi sa différence individuelle pour en faire une élection⁴². Sa vie tout

38. Une phrase telle que « Je ne crois pas que Dieu m'ait condamné dans cette vie à un enfer perpétuel » (au sujet du métier de tailleur, cf. *HSJ*, p. 147) fait pendant à une multitude de prophéties émanant de sa famille (le grand-père, cf. *HSJ*, p. 55, 67, 174, la grand-mère, cf. *HSJ*, p. 173, l'oncle, cf. *HSJ*, p. 251 *sqq.*) et de ses connaissances (le pasteur Stollbein, cf. *HSJ*, p. 57, le juge Goldmann, les aubergistes, cf. *HSJ*, p. 129, 134).

39. *HSJ*, p. 55. On remarquera ici aussi le caractère ouvert de la prophétie, qui ne fait qu'orienter vers un but plus grand et plus haut. Les prédictions des autres lui renvoient en miroir l'image de sa propre ambition, dont sa carrière doit réaliser la promesse. Au plan littéraire, elles sont des anticipations auxquelles correspondent des retours en arrière qui renforcent de manière autoréférentielle la clôture d'une autobiographie.

40. BENRATH, p. 599. Voir également BENRATH, p. 437 : « Pourtant, il est sûr que je n'ai pas écrit toute la vie et les tribulations de Stilling, mais l'histoire de la Providence qui l'a conduit. »

41. BENRATH, p. 618, 617.

42. La foi en la Providence est à interpréter, d'un point de vue sociologique, comme mouvement de l'individu pour s'assurer de son identité unique, et comme désir de sécurité idéologique dans un monde impénétrable et ingouvernable. Elle confère à Jung-Stilling l'assurance qui lui permet non pas, certes, d'opposer l'orientation d'un but concret aux hasards chaotiques de la vie, mais de supposer qu'ils relèvent d'un plan divin, de sorte qu'il développe son aptitude à saisir aussi les chances les plus invraisemblables, pour parvenir véritablement, au bout du compte, à la gloire d'une position bourgeoise. Les épisodes suivants de l'autobiographie, écrits à partir des stations diverses de sa carrière, reviennent toujours plus fortement à la forme traditionnelle de l'autobiographie religieuse, sans perdre de vue, pourtant, l'aspect de la réussite.

entière apparaît ainsi comme biographie, constituée *a posteriori* par l'écriture, son individualité et sa carrière comme produites par ses écrits.

La biographie, qui a pour rôle de fonder l'identité, assume également une fonction sociale. L'épisode qui va suivre semble venir confirmer la thèse de Luhmann, selon laquelle l'individu « [doit] porter sur lui le texte de sa biographie, qu'il a étudiée, pour être en mesure de fournir, au besoin, des renseignements sur lui-même »⁴³. Les compagnons de voyage, réunis par le hasard, se racontent mutuellement leur histoire, pour se faire connaître et, dans une certaine mesure, permettre aux autres de régler leur comportement sur les individus qu'ils ont en face d'eux⁴⁴. Le parcours, que Jung-Stilling a déjà bien des fois raconté oralement à des relations et à des étrangers⁴⁵, le fait connaître, en dépit de l'anonymat⁴⁶, lui attire des sympathies et des offres d'assistance. Jung-Stilling retire dans sa vie privée le bénéfice de sa biographie, par exemple lorsqu'on le met en relation avec celle qui deviendra sa seconde épouse⁴⁷. Il est alors presque absurde de le voir se référer à son histoire lors de la première rencontre, et la raconter mot pour mot dans un autre chapitre de son autobiographie. C'est ainsi que le héros déclare à la femme qu'il courtise : « Vous savez qui je suis (car elle avait lu son histoire) [...], mon caractère est tel que je l'ai décrit dans l'histoire de ma vie »⁴⁸. La simple description littéraire suffit à convaincre la jeune femme de se fiancer avec l'auteur, alors qu'elle ignore tout de la précarité de sa situation financière.

De même, Jung-Stilling investit l'histoire de sa vie dans sa carrière sociale. Son itinéraire, rédigé en 1776, avant la publication de son autobiographie, pour fonder ses capacités professionnelles sur ses expériences antérieures, l'aide à obtenir un poste de professeur à Kaiserslautern⁴⁹. Une deuxième mouture de son itinéraire le fera ensuite nommer professeur à Marbourg⁵⁰. En attirant l'attention sur les particularités de sa vie, Jung-Stilling améliore ainsi visiblement, et considérablement, ses chances, dans

43. « Individuum », p. 252.

44. L'épisode qui précède immédiatement évoque le danger mortel dans lequel s'est trouvé le narrateur à cause d'un batelier inconnu auquel il avait accordé une confiance aveugle. Tout d'abord, c'est un inconnu, un homme de qualité, qui l'engage à parler : « Vous allez bien nous raconter votre histoire en chemin ! Oui, dit Stilling, de grand cœur. » Plus loin, in *HSJ*, p. 292, il est dit : « Il raconta tout sans en omettre le moindre détail, et jusqu'à ses fiançailles, et il raconta avec sincérité le destin de son voyage. » Le récit de sa biographie, par lequel l'individu se présente lui-même, ne lui sert pas de passeport, mais lui donne la possibilité de s'engager dans la communication au sens où l'entend Luhmann.

45. Par ex., *HSJ*, p. 165, 202, 244, 430.

46. *HSJ*, p. 348.

47. *HSJ*, p. 369.

48. BENRATH, p. 404.

49. BENRATH, p. 649 *sqq.*

50. BENRATH, p. 666 *sqq.* Le récit de son parcours est déjà paru en 1788, avant que Jung-Stilling donne la suite de sa biographie en 1789.

sa vie privée comme dans sa vie professionnelle⁵¹. On voit ici agir un moment autoréférentiel dans le domaine de la littérature comme de l'individualité et de la carrière. Jung-Stilling le décrit lui-même ainsi dans son *Rückblick* :

« La Jeunesse de Stilling [la première partie de son autobiographie] fit sensation, de manière inattendue et incroyable ; on me conseilla vivement de poursuivre [...] L'histoire de la vie de Stilling posa donc la première pierre importante, fondement de ma véritable destinée, et me permit de suivre mon instinct religieux fondamental »⁵².

C. — ANTON REISER : CARRIÈRE D'UN RATÉ,
OU CARRIÈRE D'UNE IMAGINATION MALADE ?

D'après Luhmann, le concept de carrière ne s'applique pas seulement à des « situations professionnelles », et il n'implique pas non plus une évolution positive. Il y a aussi des « carrières morbides » et des « carrières dans la criminalité »⁵³. Puisque l'on a parlé d'*Anton Reiser* comme d'un *Bildungsroman* négatif ou d'un *Antibildungsroman*⁵⁴, on pourrait se demander si l'on ne se trouve pas là devant la carrière d'un raté de la société, ou l'histoire d'une maladie de l'imagination.

La question de la dimension sociologique du texte conduit tout d'abord à la division frappante, chez l'auteur, entre le narrateur supérieur et le personnage passif. L'auteur, Karl Philipp Moritz, renie son enfance et sa jeu-

51. Ajoutons que l'auteur adopte par la suite le pseudonyme de son héros en l'accolant à son propre nom. Cette identité conquise par l'écriture forme la deuxième partie de son nom, et c'est pourquoi aujourd'hui encore, c'est ce nom à moitié inventé de Jung-Stilling qui désigne son existence, tant littéraire que civile.

52. BENRATH, p. 613.

53. « Individuum », p. 233. Ici, l'activité de l'individu et la part de l'environnement se conjuguent de telle sorte que l'évolution va dans le sens du pire.

54. Hans Joachim SCHRIMPF, « Moritz : *Anton Reiser* », in *Der deutsche Roman vom Barock bis zur Gegenwart. Struktur und Geschichte I*, éd. Benno von WIESE, Düsseldorf, August Bagel, 1962, p. 95-131, notamment p. 120. Sur *Anton Reiser*, outre les études générales sur l'autobiographie telles que Helmut PFOTENHAUER, *Literarische Anthropologie. Selbstbiographien und ihre Geschichte am Leitfaden des Leibes*, Stuttgart, Metzler, 1987, on consultera en particulier Robert MINDER, *Die religiöse Entwicklung von K. Ph. Moritz auf Grund seiner autobiographischen Schriften. Studien zum Reiser und Hartknopf*, Berlin, 1936 ; Lothar MÜLLER, *Die kranke Seele und das Licht der Erkenntnis. K. Ph. Moritz' Anton Reiser*, Frankfurt-sur-le-Main, Athenäum, 1987 ; Josef FÜRNKÄS, *Der Ursprung des psychologischen Romans. K. Ph. Moritz' Anton Reiser*, Stuttgart, Metzler, 1977 ; Karl Philipp Moritz, *Anton Reiser. Autobiographie et avènement du sujet*, éd. Jean-Marie PAUL, Nancy, Presses universitaires de Nancy (« Bibliothèque Le texte et l'idée », III), 1995.

nesse en les faisant paraître de manière anonyme et de surcroît, en les attribuant à un personnage fictif, Anton Reiser, sous le masque du « roman psychologique ». Le premier résultat est la construction de la biographie d'un individu partiellement inventé. D'autre part, ce texte, dont certaines parties figurent dans le *Magazin zur Erfahrungsseelenkunde*, permet à l'auteur de se présenter comme un psychologue et pédagogue moderne, et contribue ainsi à accroître sa réputation scientifique et littéraire, part essentielle de sa carrière.

L'analyse psychosociologique du comportement du héros fait apparaître une détermination qui s'applique à deux champs étroitement reliés : l'enfance, où le caractère se détermine, et ses effets ultérieurs⁵⁵. C'est ici que s'articulent les éléments qui sont les facteurs majeurs de différenciation dans une carrière au sens de Luhmann, c'est-à-dire la réussite et l'échec, ainsi que la sélection (interne et externe). Dès le début, apparaît le leitmotiv du désastreux handicap social : « Telles furent les circonstances [le manque d'amour de ses parents] qui entourèrent la naissance d'Anton et l'on peut vraiment dire de lui qu'il fut opprimé dès le berceau »⁵⁶. Par la suite, le manque d'amour est toujours présenté comme la cause de la faiblesse fondamentale du moi, caractéristique de l'individualité d'Anton Reiser⁵⁷. Par la suite, cette faiblesse amène Anton à négliger ses devoirs et à s'évader dans l'imaginaire lorsqu'il subit les outrages de la société. Anton succombe à l'épreuve de la réalité.

C'est ainsi que Reiser perd la nécessaire estime de soi lorsqu'il est contraint de porter une corbeille sur son dos « comme une bête de somme »⁵⁸, et fait une tentative de suicide.

« Cette obligation de porter une charge sur son dos fut plus dure au cœur d'Anton qu'aucune des humiliations qu'il avait subies auparavant. Elle l'affecta davantage que les injures et les coups de L[obenstein]. Il se dit qu'il ne pourrait pas tomber plus bas ; il n'était pas éloigné de se considérer lui-même comme une créature méprisante, rejetée par tous »⁵⁹.

55. Les deux sont dispersés dans le texte, au lieu de se conjuguer pour constituer des enchaînements d'actions ou des chaînes d'argumentation.

56. Karl Philipp MORITZ, *Anton Reiser*, éd. Wolfgang MARTENS, Stuttgart, Reclam, 1972 (cité par la suite comme *Anton Reiser*), p. 12 et aussi p. 366 ; les extraits cités reproduisent la traduction (cité par la suite comme trad.) de Georges PAULINE, in K. P. MORITZ, *Anton Reiser*, Paris, Fayard, 1986, p. 23. Cf. *Anton Reiser*, p. 23 : « Dans sa prime jeunesse, il ne connut jamais les caresses de parents attendris, ni le sourire qui récompense un petit effort. »

57. *Anton Reiser*, p. 345 : « Durant son enfance, il avait eu trop peu d'existence personnelle, voilà pourquoi tout destin autre que le sien l'attirait avec tant de force. »

58. *Anton Reiser*, p. 101, trad. p. 92.

59. *Anton Reiser*, p. 102, trad. p. 93 ; cf. également *Anton Reiser*, p. 168, 196, 205.

Un reproche ou une supposition injurieuse peuvent l'insécuriser au point de le plonger dans la « honte et le désarroi », lui donnant ainsi l'air d'être coupable⁶⁰.

« C'était là une conséquence logique des coups qu'on avait portés depuis son enfance au sentiment de sa dignité : à cette époque, celui-ci n'était pas encore assez fort pour s'affirmer face à l'opinion d'autrui. Si quelqu'un l'avait tenu pour un criminel notoire, il aurait peut-être fini par entrer dans ses vues »⁶¹.

On voit apparaître ici la tendance du jeune garçon à l'autodestruction. En effet, il ressent violemment l'indifférence ou l'hostilité du monde qui l'entoure et interprète même des hasards dans un sens négatif ; en outre, il intériorise le mépris d'autrui, allant jusqu'à lui fournir une justification *a posteriori*. C'est ainsi qu'Anton enfant obtient la permission de fréquenter des cours privés de latin où il fait rapidement des progrès étonnants, puisque « Anton voyait s'ouvrir devant lui, pour la première fois de sa vie, une voie glorieuse dont il avait si longtemps rêvé en vain »⁶². Mais quelques mois plus tard, le père décide arbitrairement de mettre un terme à ces cours. Anton réagit à cette décision en reniant son ambition et en devenant délibérément mauvais⁶³. L'impulsion extérieure est renforcée de telle manière par l'autosélection qu'Anton s'engage également sur la pente de la déchéance morale⁶⁴.

Dans l'ensemble, Anton ne cesse de se voir donner des chances d'ascension sociale étonnantes compte tenu de son origine, essentiellement grâce à sa formation, mais partie en raison de ses capacités et partie par l'effet du hasard⁶⁵, de sorte que les facteurs internes et externes se complètent. Il saisit avidement les occasions ; ses études sont couronnées de succès ; il attire l'attention sur lui, jusqu'à ce que des circonstances malheureuses⁶⁶ ou sa propre maladresse⁶⁷ anéantissent la considération dont il jouissait. Alors, il perd l'estime de lui-même, fuit la société bourgeoise pour se réfugier dans un univers marginal, ou dans la lecture, et se laisse dépérir. Cette phase dure jusqu'à ce qu'un revirement fortuit — un changement de professeur,

60. En l'occurrence, lorsqu'on vient arrêter l'un de ses compagnons de chambre.

61. *Anton Reiser*, p. 244 *sq.*, trad. p. 208.

62. *Anton Reiser*, p. 44, trad. p. 46.

63. *Anton Reiser*, p. 50 : « Chaque place qu'il perdait ainsi volontairement lui arrachait des torrents de larmes : de retour chez lui, il pleurait ; mais bien que la médication qu'il s'était imposée à lui-même fût amère, elle fut suivie d'effet. »

64. *Anton Reiser*, p. 51 : « la vertu et la piété dont il avait fait preuve jusqu'alors furent balayées et, pendant un certain temps, une sorte d'humeur chagrine et de désespoir fit de lui ce qu'il faut appeler un garnement. »

65. *Anton Reiser*, p. 93, 120.

66. Par ex., ses vêtements misérables : voir *Anton Reiser*, p. 303.

67. *Anton Reiser*, p. 193.

par exemple — lui donne une nouvelle chance. Mais, comme souvent, l'alternance de la considération et du mépris n'obéit pas à des motivations explicites⁶⁸, une structure circulaire vient fréquemment se substituer à celle, linéaire, de la carrière⁶⁹.

Il en va de même pour les « souffrances de l'imagination », dont je ne retiendrai ici que l'interdépendance entre le comportement individuel et les données sociales, en tant qu'aspects d'une « carrière morbide ». En raison de ses échecs dans la réalité, le héros fait appel à ses lectures et au théâtre pour se créer un univers de rechange⁷⁰.

« Il se trouva ainsi de bonne heure refoulé du monde normal de l'enfance dans un monde artificiel et idéalisé où son âme perdit le goût de ces mille joies de l'existence que d'autres dégustent avec ivresse »⁷¹.

Les livres et le théâtre ne peuvent combler les besoins réels de Reiser, bien que les connaissances et les capacités acquises par ce moyen lui servent plus tard à l'école et à l'université. Le monde imaginaire s'efface toujours devant la réalité »⁷², mais les problèmes réels, non résolus, ne tardent pas à recréer le cercle vicieux de l'évasion⁷³ : « C'est ainsi que son imagination fut à l'origine de la plupart des peines et des joies de son enfance »⁷⁴. Ceci vaut encore bien davantage pour le théâtre, qui dispose d'un pouvoir d'illusion beaucoup plus important : le spectateur peut s'identifier aux personnages pour jouir de leurs sentiments⁷⁵, et le jeu figure l'activité d'une existence personnelle. Ici aussi, la déviance de l'individu prend une importance capitale, dans la mesure où elle se renforce auto-référentiellement au cours de l'existence, bien que l'attitude de son entourage soit de moins en moins celle du rejet.

« Il ressort clairement des chapitres précédents que l'élan irrésistible portant Reiser vers le théâtre est à vrai dire l'aboutissement de toute sa vie et de son destin, qui l'ont, dès l'enfance, soustrait au monde réel ; du fait que ce dernier lui inspira la plus vive répugnance, il vécut davantage dans le rêve que dans la réalité »⁷⁶.

68. *Anton Reiser*, p. 300 *sqq.*

69. C'est le cercle vicieux qui va du manque de reconnaissance à la dérobade devant les obligations sociales, la fuite dans la marginalité et le monde imaginaire, l'impuissance dans la réalité qui lui attire le mépris des autres.

70. Le narrateur reconnaît que la construction d'un univers de rechange est inévitable : voir *Anton Reiser*, p. 224 et 225.

71. *Anton Reiser*, p. 16 *sq.*, trad. p. 26 ; cf. également *Anton Reiser*, p. 18, 61, 89.

72. *Anton Reiser*, p. 322, 375, 389, 405.

73. *Anton Reiser*, p. 204 *sq.*

74. *Anton Reiser*, p. 34, trad. p. 39.

75. *Anton Reiser*, p. 204.

76. *Anton Reiser*, p. 382, trad. p. 319 ; cf. également *Anton Reiser*, p. 182.

En tant que marginal, Reiser vit la théâtromanie de son temps avec une intensité accrue, puisque l'existence d'acteur⁷⁷ figure pour lui l'accomplissement de l'existence sociale. C'est pour cette raison qu'il quitte clandestinement Hanovre, puis Erfurt, où il s'était acquis pourtant une certaine réputation. Mais le texte s'achève sur l'échec de la carrière d'acteur à laquelle il aspirait, carrière qui est en réalité celle de l'égarement de l'imagination. On voit ici, comme dans l'échec au plan social, l'effet d'une individualité déterminée qui, par suite de hasards, ou de propos, ou de réactions extérieures, se construit « autopoïétiquement » un modèle d'interprétation et de comportement qui, « comme les rêves d'un malade qui délire »⁷⁸, passe souvent à côté de la réalité⁷⁹.

L'environnement ne semble agir que pour déclencher fortuitement un mécanisme interne. Sinon, on ne s'expliquerait pas qu'une infime marque d'attention puisse faire d'Anton « un autre être »⁸⁰, ou que le sentiment d'être importun puisse le conduire au bord du suicide⁸¹. Ceci nous montre, tout comme l'effort crispé pour susciter l'attention, le déséquilibre entre la personne et le monde qui l'entoure. Reiser n'a pas, psychologiquement, de marge de manœuvre, et socialement, il n'a aucune liberté à l'égard de son environnement. Son individualité est analysée par le narrateur comme déviation morbide, née de l'intériorisation et du renforcement autoréférentiel d'une socialisation sans amour qui a échoué. C'est pourquoi ses visions de mort se lisent aussi comme autant de tentatives de libération, ainsi que le montre le passage suivant :

« Du moment que dans cette foule il passait inaperçu, que personne ne s'occupait de lui, à son tour lui ne se comparait plus à personne ; il avait l'impression d'être coupé de son propre moi ; son individualité qui l'avait si souvent tourmenté et oppressé cessa de lui peser »⁸².

Ici, on voit clairement que l'individualité de Reiser réside dans l'écart important que l'on constate par rapport aux autres, et que c'est cet écart qui est cause de ses souffrances. Son enfance privée d'amour produit en même temps sa différence frappante et l'effort intense pour la supprimer en suscitant l'estime d'autrui.

77. *Anton Reiser*, p. 342, 354, trad. p. 287, 296.

78. *Anton Reiser*, p. 481, trad. p. 398.

79. *Anton Reiser*, p. 130 : « Il en avait été ainsi depuis son enfance : ses plaisirs les plus réels étaient les fruits de son imagination. En un certain sens, ils le dédommageaient des vrais plaisirs enfantins » ; cf. également *Anton Reiser*, p. 34, 58, 195, 212, 221.

80. *Anton Reiser*, p. 31, également p. 444.

81. *Anton Reiser*, p. 365, également p. 136, 165, 168, 478.

82. *Anton Reiser*, p. 385, trad. p. 322.

Le texte lui-même reste ambivalent et ne tranche pas entre une carrière dynamique, même si elle est négative, et la répétition d'une structure ancrée une fois pour toutes. La détermination rigide de Reiser est soulignée par le narrateur dans les anticipations et les retours en arrière, qui montrent qu'Anton est déterminé par des événements antérieurs, et que ce qu'il vit actuellement sélectionne les possibilités ultérieures comme un processus d'apprentissage négatif. Cela donne à son parcours l'aspect d'un cercle presque fermé⁸³. Les mots du poème qu'Anton écrit d'abord pour son ami⁸⁴ avant de se les appliquer à lui-même⁸⁵, valent comme caractérisation générale de Reiser :

« Souvent je veux me relever,
Mais je retombe lourdement
Et je découvre en frissonnant
La tristesse de mon destin. »

Pourtant, on observera aussi que le personnage évolue intellectuellement et que les souffrances de son imagination augmentent dans la même proportion. De même, l'explication psychologique fournie par le narrateur trouve sa raison cachée dans le refus d'une individualité portant le stigmate de l'écart par rapport à la norme. En indiquant des alternatives plus positives tout comme en analysant le caractère malheureux du héros, le narrateur vise à effacer la détermination individuelle dont souffre Reiser, de sorte que, au lieu d'avoir devant nous la carrière d'un raté, la carrière d'une imagination malade, nous verrions s'ouvrir la possibilité d'une vie meilleure après la libération des forces psychiques.

LES AUTOBIOGRAPHIES COMME DOCUMENTS SOCIAUX ET MONUMENTS INDIVIDUELS

En comparant les autobiographies littéraires de la seconde moitié du XVIII^e siècle avec les autobiographies d'érudits de l'époque précédente, on voit qu'elles reflètent une évolution de l'attitude de l'individu dans une époque de bouleversements sociaux. La vie d'érudit est la description d'un itinéraire professionnel, à savoir les études, les postes occupés et la liste des publications, à laquelle s'ajoute un portrait littéraire⁸⁶. On trouve

83. Le narrateur rejette en tout cas comme une illusion l'idée d'un arrière-plan téléologique tel que Jung-Stilling le construit avec l'aide de la Providence, cf. *Anton Reiser*, p. 90.

84. *Anton Reiser*, p. 303, trad. p. 256.

85. *Anton Reiser*, p. 316.

86. Cf. Günter NIGGL, *Geschichte der deutschen Autobiographie im 18. Jahrhundert. Theoretische Grundlegung und literarische Entfaltung*, Stuttgart, Metzler, 1977, et Klaus-Detlef MÜLLER, « Zum Formen- und Funktionswandel der Autobiographie », in Hans-Friedrich

encore ici un cloisonnement étanche entre carrière et individualité, contraire aux exigences de la société bourgeoise. En outre, le parcours de l'individu s'inscrit dans les voies toutes tracées de la hiérarchie sociale des ordres, de même que la description de l'individualité procède non par l'établissement de différences, mais par la combinaison de traits appartenant à des types généraux⁸⁷.

En revanche, les autobiographies de Jung-Stilling et de Moritz (et, d'une autre manière, celles d'Ulrich Bräker et de Friedrich Christian Lauhard) sont marquées par les traits de la société fonctionnelle : elles s'orientent en fonction des critères de la réussite et de l'échec et distinguent la part qui revient à l'individu de l'encouragement ou de la résistance qui sont le fait de l'environnement. On reconnaît même dans ces textes la définition de l'individualité moderne par ce qui la distingue des autres, caractère qui se confirme et se renforce de manière autoréférentielle dans les décisions qui orientent le parcours individuel. En masquant la part de sa volonté et de son action personnelle, Jung-Stilling trahit toutefois la persistance de l'influence de l'ordre ancien. Moritz en revanche insiste sur l'individualité d'Anton Reiser, décrit comme un marginal prisonnier de lui-même, qui s'écarte fortement de la norme, mais dont la faculté d'agir est limitée par la détermination psychique. Chez le narrateur, comme chez le héros, on retrouve par ailleurs des déterminations traditionnelles qui définissent la norme de l'individu⁸⁸. Bräker, pour l'essentiel, est encore prisonnier de l'ordre ancien et ne correspond guère à la nouvelle définition de l'individualité et de la carrière, sans doute parce qu'il reste étranger aux exigences de son époque.

« L'individu a désormais pour tâche d'établir son identité en référence à son individualité, ce qui veut dire en référence exclusive à ce qui le distingue de tous les autres. Dès lors, il est impossible, sinon de manière extérieure, de s'en tenir à des positions sociales, à des appartenances, à des inclusions dans l'observation et la description de soi. La tâche de l'individu est de se rapporter à son individualité lorsqu'il s'observe et se décrit lui-même »⁸⁹.

WESSELS, *Aufklärung. Ein literaturwissenschaftliches Studienbuch*, Königstein, Athenäum, 1984, p. 137-161.

87. Cf. les *Caractères* de Théophraste. De la même manière, l'autobiographie religieuse (comme on l'observe également dans les parties ultérieures de l'autobiographie de Jung-Stilling) est encore tributaire de la société des états. Le schéma de la carrière religieuse, avec l'alternance du péché et de la grâce et l'expérience centrale de l'éveil, est donné au départ, de sorte que l'individualité des hommes qui ont vécu une renaissance se borne au déploiement de leur intériorité. C'est seulement chez les individus qui, tels Jung-Stilling et Moritz, réalisent une ascension sociale, que le caractère religieux de l'éducation piétiste devient, à l'intérieur de la société sécularisée, une différence qui est tout à la fois un signe d'élection et un stigmate aux yeux des autres.

88. Cf., par ex., la joie d'Anton à la perspective d'être accueilli dans la communauté des érudits : voir *Anton Reiser*, p. 444.

89. « Individuum », p. 215.

Bräker, le « pauvre homme du Toggenburg », reste le jouet du hasard. Il est vrai que celui-ci l'arrache par deux fois au cercle de ses habitudes, de sorte qu'il pressent ponctuellement la particularité de son destin individuel, et c'est ce qui le pousse à écrire. Cependant, il lui est impossible, par exemple, d'opposer aux fluctuations de la conjoncture un schéma d'existence propre tel qu'il est défini par Luhmann dans le concept de carrière.

Comme nous l'avons montré, l'interprétation des autobiographies comme document historique à partir de la sociologie luhmanienne nous permet d'expliquer le contenu objectif de l'autobiographie à partir des catégories de carrière et d'individualité. Un lecteur attaché à ces textes et un historien de la littérature cependant comprendront ces textes autrement, comme monuments élevés à des individus particuliers. Ceux-ci ont dû, dans une période confuse de bouleversements historiques, non seulement découvrir le chemin concret de leur existence, mais aussi et tout d'abord leur identité, s'en assurer, et la réaliser. Outre les tentatives pratiques d'évaluer les chances offertes à leurs capacités et à leurs goûts, un des principaux facteurs qui ont contribué à cette entreprise est le geste de s'observer et de se décrire. Celui-ci prend dans les autobiographies une forme communicable, où les auteurs se projettent, en même temps qu'ils s'interprètent, se constituant ainsi autoréférentiellement. La littérature se trouve ainsi incluse dans l'autopoïésis de l'individualité, comme dans celle de la carrière. D'un côté, l'autobiographie représente une évolution, d'un autre, elle en influence le cours. D'un certain point de vue, c'est l'écriture qui confère sa réalité à la vie.

Pourtant, l'autobiographie en elle-même n'est pas encore autopoïétique, puisque, en tant que description et auxiliaire d'une vie, elle reste rapportée à une existence réelle, qui a ses lois extra-littéraires. La vie peut sans doute être réinterprétée en fonction d'une idée, comme celle de la Providence chez Jung-Stilling, ou celle du modèle d'explication sociopsychologique chez Moritz, mais elle ne saurait être totalement objet de littérature. Seul, le *Bildungsroman* parviendra à représenter « l'autopoïésis » littéraire et, de même, une existence sans lacunes sur le plan téléologique, en construisant la carrière fictive d'un individu qui se projette, s'éprouve et se confirme dans ses essais et ses erreurs. Ici, la littérature, même si elle annexe des faits autobiographiques pour les intégrer dans le roman, ne sert plus à un individu réel et à sa vie, mais seulement au maintien et à la continuation « autopoïétiques » de son propre système.

Hans ESSELBORN*
(octobre 1996).

* Je remercie vivement Mme Anne Lagny de l'aide qu'elle m'a apportée dans la traduction et la présentation du manuscrit.